

# Le libertaire

Administration : PIERRE LENTENTE

9, Rue Louis-Blanc, PARIS (10<sup>e</sup>)

QUOTIDIEN ANARCHISTE

A partir de 20 heures : Téléphone Gutenberg 26-55

## Luttons plus vigoureusement contre le fascisme

L'assassinat de Matteotti avait réveillé brusquement toutes les énergies. On pouvait croire que la Croisade contre le fascisme était vraiment commencée et qu'elle ne s'arrêterait plus qu'après avoir assuré la victoire du prolétariat italien.

Hélas ! ce ne fut que feu de paille. Il y eut bien, là et là, sous le coup de la colère, de l'indignation, de la stupeur, quelques démonstrations, quelques meetings. Est-ce suffisant, cela ?

On n'a pas entendu la grande voix du prolétariat international jurant de venger les siens, apportant aux persécutés d'Italie un concours efficace et durable. Tristes temps que ceux que nous vivons !

Pendant que les Comités spéciaux rentrent dans le silence, que les organisations ouvrières cessent leurs protestations, le fascisme, un moment mal en point, « reprend le poil de la bête ». A la faveur d'un remaniement, qui eut pu lui être mortel si l'opposition italienne avait été soutenue par l'opinion ouvrière internationale, Mussolini assure à nouveau son équilibre.

Va-t-il, en raison de notre indifférence coupable, de notre inertie condamnable, surmonter cette crise qui devrait, logiquement, sonner le glas de sa tyrannie ?

C'est possible, sinon certain, si nous abandonnons la lutte au moment même où il faudrait l'intensifier.

De quelle pâle somme nous donc périr pour que puissent se dérouler sous nos yeux de tels événements, sans que nous soyons capables d'en comprendre la véritable signification ? C'est vraiment désespérant !

Et pourtant, le péril n'a jamais été plus grand. Qu'on ne croie pas surtout que l'avènement du Bloc des Gauches a écarté définitivement de ce pays tout danger de dictature fasciste.

Si Millerand n'a pas eu le « cran » nécessaire pour pousser jusqu'au bout l'aventure souhaitée par la réaction de ce pays ; si nous avons échappé, presque miraculièrement, à la dictature de l'« Alexandre » de chez Maxim's, il ne s'ensuit pas du tout que nous devions nous endormir sur nos fragiles lauriers trop facilement cueillis.

Plus que jamais, dans le trouble profond qui s'annonce, il convient d'être vigilants, actifs, de ne pas nous détourner de la ligne de conduite qui doit être la nôtre.

Lutter contre le fascisme italien, le précipiter, si possible, dans l'abîme, c'est lutter contre la réaction en France, rendre impossible son succès ici. Aider les camarades italiens à se libérer de leur despote, à se débarrasser de l'emprise des « chemises noires », c'est lutter pour notre propre liberté.

Pour mener cette action, la classe ouvrière ne doit compter que sur elle-même. Les gouvernements ont des intérêts que les peuples ignorent. Ils ont aussi des raisons de ne point se combattre, des raisons que le prolétariat ne connaît pas davantage. Les intérêts des gouvernements, des forces capitalistes de tous les pays peuvent s'opposer ou se conjurer, suivant les circonstances, les événements ; ceux des peuples sont toujours rigoureusement identiques. Lorsque la souffrance, la misère, l'injustice frappent un ouvrier, ce sont tous les ouvriers qui sont réellement atteints ; lorsque la servitude, la répression, l'exploit plongent dans la douleur un prolétariat tout entier, ce sont tous les prolétariats qui sont touchés.

Leur sort est trop intimement lié pour qu'il en soit autrement. L'identité autant que la permanence de leurs intérêts leur commandent donc de se soutenir mutuellement lorsque le malheur s'abat plus durement sur l'un d'eux. Pour ne l'avoir pas encore compris, ils ont permis au capitalisme international de les battre séparément, de les asservir chaque jour un peu plus en détail.

Persistant dans une telle indifférence, ignorer plus longtemps ces conditions du combat social, serait extrêmement périlleux.

Au moment où se prépare à Londres l'asservissement des peuples, au moment où la grande maîtresse de l'heure : la finance internationale, prépare son offensive, il convient que nous deviennes enfin attentifs.

Prendons garde. Nous côtoyons le pré-cipice et le capitalisme aussi. L'heure des deux forces y précipitera l'autre. Laquelle ?

En tout cas, soyons persuadés que se livrent en ce moment un combat gigantesque qui met aux prises toutes les

forces des deux armées : prolétarienne et capitaliste.

Le fascisme constitue pour la dernière une arme particulièrement redoutable pour la première. Si cette tyrannie abominable, si cette dictature terrible ne sont pas capables de sauver un capitalisme qui, historiquement, doit périr, elles n'en sont pas moins susceptibles de retarder sensiblement notre affranchissement.

N'est-ce point là une raison suffisante pour stimuler notre courage, aiguiser notre combativité, retrémper nos énergies ? Si, sans doute !

Et bien, alors, qu'attend-on pour intensifier la lutte contre le fascisme ? Croyez-vous, par hasard, que les libéraux italiens suffiront à la besogne ?

Sachez qu'ils luttent pour leur salut propre, pour faire triompher à nouveau, en Italie, la démocratie et non pour assurer le succès du prolétariat italien et son affranchissement.

Non seulement ce sont les ouvriers français qui doivent agir directement, de toutes leurs forces, mais les camarades italiens, leurs Comités doivent eux aussi, les aider en apportant leur concours aux organisations ouvrières.

Vous n'en êtes pas encore, camarades italiens, comme vous avez pu le croire un instant, à la veille de passer la frontière, de chasser les hordes fascistes en déroute. La bête à la vie dure. L'effort doit persister, durer, s'amplifier, en même temps que la lutte doit s'organiser, se développer, se coordonner.

Un exemple récent vient de nous démontrer que le fascisme peut trouver ici des complaisances dangereuses. Que cette leçon nous serve et galvanise les énergies sommeillantes. Au fascisme international, opposons la conscience de classe et l'action du prolétariat international.

Pierre BESNARD.

Nous sommes des contre-révolutionnaires,

Mais...

C'est Marcel Fourrier du Parti Communiste qui écrivit les Chars d'assauts.

LE FAIT DU JOUR

## Manifestation de Parti

Les anarchistes ne seront pas cet après-midi devant la maison des Jaurès. Ils ne répondront pas à l'appel du Comité d'Action qui prévoit de parler au nom du Proletariat en conviant les ouvriers révolutionnaires à une grande manifestation de masse.

Ce n'est pas parce que ce Comité est sous l'égide du Parti Communiste, avec l'A. R. A. C. et la C. G. T. U. à la remorque de Moscou, qu'il est le même Comité, tel qu'il est composé, convient les travailleurs à une sérieuse action de rue pour une cause qui en vaut la peine, pour leur émancipation ou pour la libération de quelques-uns d'entre eux — sans aucune considération de politique ou sans arrière-pensée d'enrichissement — nous eussions répondu : « Présents ! » et nous aurions dit aux camarades : « Allez-y, sans crainte de vous salir au contact des professionnels du bolchevisme. Allez-y, parce qu'il s'agit de l'intérêt du Proletariat ou du salut d'un exploité ! »

Par exemple, on aurait pu parfaitement, à cette époque-ci, organiser une protestation contre l'escamotage de l'Amnistie par les soins du Gouvernement du Bloc des Gauches, et nous n'eussions pas manqué d'y participer, quels qu'eussent été les organisateurs.

Mais pourquoi invite-t-on le Proletariat parisien à se rendre cet après-midi à Passy, devant la maison de Jaurès ?

Pour manifester contre la guerre impérialiste, alors que le Parti Communiste, par son Internationale de Moscou, prépare lui-même la guerre, avec l'armée rouge et son état-major.

Pour acclamer la Dictature des Commissaires du Peuple, les Dictateurs des autorités bolchevistes.

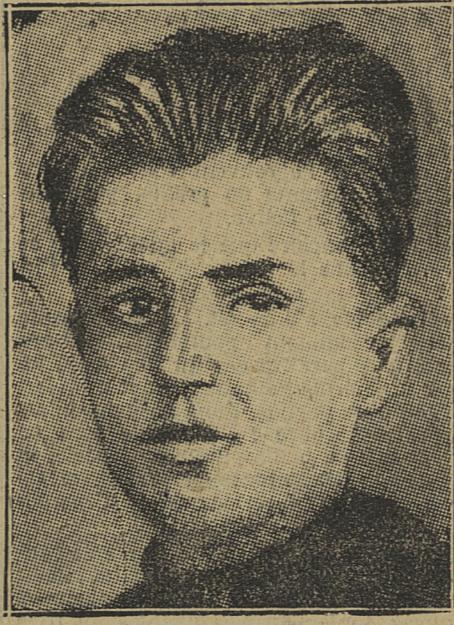
Les anarchistes, se tournant vers les ouvriers de Paris, leur crient : « N'y allez pas ! N'allez pas grossir le lamento de ce troupeau des moutons en route vers le nouvel abattoir ? N'allez pas déclamer vos bouchers, vos massacres de demain ! Ne leur permettez pas de préparer, avec votre enthousiasme et votre bonne volonté de révolte, la Grande Tueur dans la boue et le sang de laquelle germera, encore une fois, de la graine d'Autorité.

## Bonomini frappa selon sa conscience

Ainsi, dans deux jours, Bonomini, le petit anarchiste qui se dressa contre la force envahissante du fascisme assassin, comparaît devant la cour d'assises.

Ses juges seront douze bourgeois qui, chaque jour, mènent la vie tranquille de l'homme heureux et douillettement enveloppé. Nul d'entre eux n'a connu les souffrances subies par notre ami pendant la pénible traversée des Alpes qu'il accomplit pour se soustraire à l'arbitraire mussolini.

Et alors, quand ils vont se trouver face à cet enfant pale, amaigri par le séjour d'une prison infectée, comprendront-ils tou-



te la réelle beauté du geste symbolique de Bonomini ?

Comprendront-ils que lorsque le réfractaire tira ses deux balles sur Bonservizi, il obéit à un mobile noble et profondément désintéressé.

Il avait assisté aux actes de banditisme des séquacs du renégat romain ; il vit de ses yeux les meilleurs des militants traqués, d'autres torturés ; les bourses du travail incendiées. Il connut les incendies de l'Avanti et d'Humanita Nova, au cours desquels furent mis à sac des bureaux de ces deux journaux violemment opposés au fascisme.

Il connaît, lui aussi, les perquisitions incessantes, la police se mêlant intimement de ses allées et venues, et il se vit traiter comme un suspect, puisque signalé comme subversif dangereux.

Il dut abandonner sa famille, qu'il laissa dans la plus noire détresse, et s'enfuya pour pouvoir gagner une terre plus hospitalière.

Et le voici en France. Là, il doit subir toutes les affres de la misère. Puis, arrivé à Paris, il apprend que ses persécuteurs sont ouvertement admis à faire leur propagande infâme.

Alors, en lui renaisse tous les souvenirs des jours de malheur, et voyant les assassins triompher impudemment, même à Paris, il voulut marquer par un geste la réprobation justifiée du prolétariat italien envers ses tortionnaires.

Et trouvant la possibilité d'atteindre Bonservizi, le chef du fascio italien en France, il décida de lancer un avertissement, et un jour que le lieutenant de Mussolini se trouva à sa portée, il tira — sans vouloir le tuer — sur le complice du Dic-

teur. Arrêté, puis enfermé dans une geôle, il dut subir une incarcération qui est une honte pour le pays qui vit la prise de la Bastille et le triomphe des Sans-Culotte.

Mardi, il va se trouver devant douze juges qui seront mis au courant par Bonomini et les témoins cités à la barre de tous les crimes perpétrés et commis par la bande d'apaches du Fascio.

Et si les juges ont un cœur, ils acquittent Bonomini.

En dernière heure, nous apprenons que le procès de notre camarade Bonomini est remis à une date ultérieure.

## Le procès Bonomini est remis

M. HENRI TORRES a obtenu le renvoi à une date ultérieure

M. Henri Torres, défenseur de Bonomini, a adressé à M. le conseiller Mouton, président de la Cour d'assises, la lettre suivante :

« Monsieur le président, il est essentiel aux intérêts de ma défense que les débats de l'affaire Bonomini soient remis à une date ultérieure. Les circonstances présentes et la situation internationale ne permettent pas à de nombreuses personnes dont j'entends invoker le témoignage de déferer à ma convocation. Je suis persuadé que vous ne manqueriez pas de faire droit à ma requête et je vous prie, monsieur le président, de bien vouloir ordonner le renvoi de l'affaire Bonomini. Veuillez agréer, etc... »

La Cour s'étant réunie a fait droit à la demande de M. Henri Torres. L'affaire Bonomini est donc renvoyée à une session ultérieure.

## Un Policier tue lâchement un ouvrier

A la date du 21 juillet la plupart des journaux publiaient l'information suivante :

« L'agent de la sûreté Moulet, en surveillance dans une maison de confection, rue Noailles, à Marseille, a tué de six coups de revolver un cambrioleur, le sujet italien Adolfo Trucci, âgé de 20 ans, charpentier, qui travaillait depuis quelques jours aux réparations effectuées dans cette maison. Grâce à l'ouverture pratiquée dans le toit au cours des travaux, cet individu allait pénétrer dans un dépôt de parfumerie au sixième étage, quand l'inspecteur de la sûreté a tiré sur lui et l'a abattu. »

Une brute de police avait donc abattu comme une bête féroce un pauvre diable qui se débrouillait comme il pouvait et qui n'était nullement menaçant pour le souffrir de l'ordre ; tout au moins c'est ce qui ressortait de l'information communiquée

Un couteau assez abominable.

Ca n'est d'avantage le cas d'Adolfo Trucci, ouvrier syndiqué et bon révolutionnaire, ne s'apprêtait pas à soustraire un peu du surplus au marchand de confection mais se trouvait à son travail quand il fut assassiné.

Ce n'est pas le *Libertaire* qui prétend cela, ce sont les camarades de travail de Trucci, dont le *Petit Provençal* du 22 courant inscrit cette protestation :

« Marseille, le 21 juillet 1924.

« Monsieur le Directeur,

« Nous, ouvriers, effectuant les travaux de la Maison Boka, avons l'honneur de solliciter de votre bienveillance de bien vouloir insérer les rectifications suivantes, au sujet de la mort de notre ami Tucci, tué si tragiquement dans la soirée de samedi.

« Tucci était employé avec nous aux travaux que nous effectuons à la Maison Boka : il était de notre quart, c'est-à-dire travaillait de 2 à 10 heures du soir et nous circulions jusqu'au 6<sup>e</sup> étage, où se trouvent les

ABONNEMENTS	
FRANCE	ÉTRANGER
Un an... 80 fr	Trois mois... 28 fr
Six mois... 40 fr	Six mois... 56 fr
Trois mois... 20 fr	Un an... 112 fr.
Chèque postal Lentente 056-02	

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

Rédaction : ANDRE COLOMER  
123, rue Montmartre, PARIS (2<sup>e</sup>)

water-closets et même un passage non interdit.

« Notre ami n'était pas un voleur, il n'a jamais été condamné et c'était un ouvrier honnête, travailleur, régulier et un bon camarade.

« Avant de tirer le premier coup, des sommations auraient dû lui être faites et lorsqu'il est tombé ensanglé par la première balle, nous ne nous expliquons pas qu'en lui ait encore déchargeé, alors qu'il était à terre dans l'impossibilité de nuire, cinq autres balles et qu'on l'a tiré sur lui et l'a abattu. »

« Unis dans ce malheur, qui aurait pu frapper un autre d'entre nous, en marque de sympathie, nous avons suspendu le travail pendant deux heures, et cela à l'unanimité, contremaîtres compris.

« Nous n'avons pas l'intention d'incriminer quiconque, mais nous ne voulons pas que le malheureux, victime d'une regrettable méprise, soit saisi et sa famille déshonorée. Nous assisterons en corps aux obsèques de notre camarade qui auront lieu aujourd'hui mardi, 22 du courant, à 4 h. 30, à l'Hôtel-Dieu.

« Agréez, Monsieur le Directeur, nos bons remerciements.

« Pour les charpentiers, par délégation :

« LE BACQUER.

« Pour les ouvriers maçons, par délégation :

« ROUDIL. »

Et maintenant une question à « l'homme de progrès », à l'ami des ouvriers qu'est M. Herriot : L'agent meurtrier a-t-il monté en grade après son beau fait d'arme ? Sinon qu'en se dépêche de récompenser ce zélé serviteur du Bloc des Gauches, ce sera plus franc et

# Autour de la morale anarchiste

Il se peut qu'elle soit naturelle, mais elle est certainement dangereuse, l'habitude mentale de sauter d'un extrême à l'autre, de combattre une erreur en affirmant l'autre, opposée, et pour combattre un adversaire, de nier même cette partie de vrai et de juste qui, généralement, se trouve dans toute erreur quelle qu'elle soit.

On appelle morale la science de la conduite de l'homme dans ses rapports avec les autres hommes, c'est-à-dire l'ensemble des préceptes que, à une date donnée, dans un certain pays, dans une classe, dans une école ou un parti, l'on considère bons pour conduire au plus grand bien de la collectivité et des particuliers. Naturellement, quand les conditions de vie, le degré de civilisation, les intérêts et les aspirations des peuples, des classes et des individus sont divers, diverse aussi est la morale acceptée, et ce qui est retenu bon et moral par les uns peut être considéré comme mauvais et immoral par les autres.

Cependant, que ce soit telle morale ou telle autre, tous en ont une, car il n'existe pas et il serait inconcevable qu'il existât un homme indifférent à la façon dont les autres se comportent à son égard.

Donc, les anarchistes, à l'égal des autres, ont leur morale : ne pas en avoir signifie-t-il d'avoir aucun critérium pour juger le bien et le mal, se conduire avec incohérence et inconscience et accepter passivement, avec indifférence, tout ce que les autres font. Chose absurde, spécialement pour les anarchistes, qui luttent et se sacrifient parce qu'ils ne savent pas et ne veulent pas s'adapter à un système social cause d'injustice et de douleur, ni à une morale qui tend à justifier et à perpétuer ce système. La morale des anarchistes est une morale supérieure à toutes les autres, parce qu'elle est basée sur le respect de la liberté et sur le désir du bien de tous, mais elle ne pourraient s'appeler autrement que morale.

Ces choses qui me semblent si élémentaires et si évidentes, sont considérées par quelques compagnons comme des préjugés et des rengaines démodées. Parce que les diverses morales qui jusqu'à ce jour, ont triomphé dans le monde, même quand elles contiennent un noyau central de préceptes nécessaires à toute vie sociale, sont adaptées à l'intérêt spécial des dominateurs et, tout en prétendant hypocritement le bien général, n'ont pour but que de tenir les masses en un état d'esclavage volontaire, ces camarades se déclarent courageusement amoraux, c'est-à-dire sans morale.

A les entendre il n'y a ni bien, ni mal : la société, le milieu est responsable de tout, et nous devrions accepter comme anarchiste chaque individu à qui il plaît de prendre ce nom, quelle que soit sa conduite. Mais demandez-leur : « Même les mouchards ? » et ils vous répondront : « Non », en manifestant leur dégoût contre le misérable qui, pour l'argent, trahit et vend son camarade. Même l'apachio ? Même le souteneur ? Même ceux qui martyrisent les enfants ? Même celui qui ne pense qu'à lui-même et qui, pour son avantage, ne se préoccupe pas du mal qu'il fait aux autres et est toujours prêt à se mettre du côté du vainqueur pour exploiter et opprimer le vaincu ? Et à chacune de ces demandes, vous entendez répondre par des « non » indignés, si bien que, d'exclusion en exclusion, vous finissez par découvrir que ces anarchistes qui se placent comme des aigles au-dessus du bien et du mal sont en réalité des hommes terre à terre comme nous. Ils ont des critériums pour juger, c'est-à-dire une morale, comme nous en avons nous-mêmes.

Laissons de côté l'esthétique et la rhétorique qui, comprises et pratiquées comme beaucoup le sont, sont deux plaies qui, d'abord, compliquent la parole et, ensuite, troublent le cerveau. Cherchons plutôt à raisonner.

La morale anarchiste ne peut être aujourd'hui qu'une aspiration, un idéal. Personne, aujourd'hui, ne peut vivre vraiment en anarchiste.

« Ni exploiteur, ni exploité » et nous sommes tous exploités des patrons, par des financiers, par l'Etat et même, sans le vouloir et sans nous en apercevoir, nous exploitons ceux qui se trouvent dans une position plus mauvaise que nous-mêmes. « Ni opprimés, ni oppresseurs : et nous sommes tous opprimés et nous donnons, de hon gré ou de force, notre contribution à l'Etat qui opprime tout le monde. Nous prêchons l'amour pour tous et nous sommes contraints de haïr les oppresseurs, parce que la haine s'engendre en nous spontanément comme moyen de défense. Souvent elle nous surmonte et nous poussent à l'agression. Nous sommes contre toute violence et nous devons nous tenir prêts à pousser les autres à se tenir prêts à repousser la violence par la violence. Nous voudrions rester constamment en état de rébellion parce que cela serait aujourd'hui la seule position logique et cohérente pour qui ne veut être ni opprimé ni oppresseur et, au contraire, nous sommes contraints, pour vivre, à mille adaptations, à mille transactions.

Et tout cela parce que nous y sommes contraints par le milieu social que nous avons trouvé et que nous n'avons pas pu encore transformer.

Mais le milieu n'est pas tout : s'il était tout, il n'y aurait aucun changement possible par l'œuvre des hommes et les générations se suivraient monotones sans espoir d'améliorations.

Si le milieu modèle l'homme, l'homme, par sa volonté et par son œuvre, résiste au milieu et le modifie.

On est anarchiste en tant que rebelle aux mauvaises influences du milieu et on est d'autant plus anarchiste qu'on a d'autant mieux réussi à fuir ces mauvaises influences et qu'on a d'autant plus努力 pour modifier le milieu malin. Naturellement, il s'agit de plus ou de moins, car personne ne peut se mettre complètement contre le milieu ou en dehors de lui ; mais celui qui, avec l'excuse du milieu, fait tout le mal que le milieu comporte et ne fait aucun effort pour se perfectionner et pour perfectionner le plus grand nombre de ceux qui se trouvent à son contact, celui-là ne peut être ni un anarchiste, ni un homme qui aspire à un progrès quelconque. Et ceux que le milieu a complètement corrompus au point d'en faire ou des instruments des oppresseurs ou des délinquants sans scrupules, ou des esclaves abrutis incapables

de toute rébellion, nous pouvons avoir pitié d'eux et même travailler à leur rédemption, mais nous ne pourrons certainement pas les considérer comme nos nôtres.

N'affichons donc aucun puritanisme excessif, aucune prétention de trouver des hommes parfaits (alors que nous sommes nous-mêmes bien loin de la perfection) ; mais n'ayons pas non plus l'idée absurde d'ouvrir les bras à tous et de faire de l'anarchisme la sentine de tous les rebuts et le drapéau qui sert à couvrir toute sorte de marchandise avariée.

(Traduit de *Pensiero e Volontà*)

Errico MALATESTA.

## Qui sort vainqueur de la N. E. P. ?

Il serait bon, à cette heure où le capitalisme privé semble avoir le dessus sur le capitalisme d'Etat, de nous reporter au XI<sup>e</sup> Congrès du Parti communiste russe, lorsque Lénine, pour raffermir la dictature du prolétariat, c'est-à-dire pour conserver le pouvoir, fit faire brusquement machine en arrière à la révolution. Nous voulons espérer aussi que les quelques citations que nous allons donner ouvriront quelque peu les yeux à ceux qui ne sont point aveuglés par les haines et le fanatisme politiques. C'est donc principalement aux communistes que nous nous adressons en leur demandant de méditer les paroles de celui qu'ils ont choisi comme maître et comme guide intellectuel.

*Nous disposons du pouvoir politique, nous disposons d'une foule de moyens économiques. Si nous battons le capitalisme et si nous arrivons à établir notre jonction avec l'économie paysanne, nous deviendrons une force invincible, et alors la réalisation du socialisme ne sera plus l'œuvre du seul parti communiste, goutte d'eau dans l'océan, mais de toute la masse laborieuse.*

Ainsi, les bolcheviks disposant du pouvoir politique et du pouvoir économique, ayant entre leurs mains la totale puissance comme jamais aucune classe, aucune caste n'eurent au cours de l'histoire, puisque, au nom de la révolution, ils ont un prolétariat entièrement soumis à leurs volontés, se sont vus dans l'obligation d'appeler le capitalisme à leur secours pour réorganiser la vie économique en Russie.

Et aujourd'hui encore, l'*Humanité* nous assure que la reconnaissance des Soviets par le capitalisme est un signe de faiblesse pour ce dernier.

Non, mais de qui se moque-t-on ? Surtout si l'on met en parallèle ces paroles de Lénine au sujet de la N. E. P. :

*Les manœuvres que nous exécutons présentement, dans le domaine de politique économique, nous poussent à rechercher une base plus solide que celle dont nous disposons jusqu'à présent en nous appuyant sur la classe ouvrière.*

Sur quelle base alors s'appuyer, puisqu'on ne peut s'appuyer sur le prolétariat ? Sur les masses paysannes, répond Lénine. Or, celles-ci, nous apprend toutes les semaines la *Vie Ouvrière*, sont petites-bourgeoises ; par conséquent, capitalistes.

C'est donc bien sûr le capitalisme que l'on compte pour redresser la production. El Maxime Gorki, qui connaît l'âme russe beaucoup mieux que les bolcheviks de la rue Montmartre, avait vu juste lorsqu'il écrivait au sujet du changement de front révolutionnaire du P. C. R. : « L'immense marée paysanne finira par tout submerger. »

C'est ici, poursuit Lénine en parlant de la nouvelle orientation, que va se livrer un combat dont la date ne saurait être fixée avec précision. C'est ici que se déroulera la lutte finale ; et il n'y aura plus d'échappatoires politiques ou autres, car nous aurons alors un concours d'émulation avec le capitalisme privé. Nous détenons un pouvoir politique suffisant, amplement suffisant ; nous disposons de moyens économiques assez considérables, mais nous ne savons pas gérer directement notre économie, marquer des bornes, diviser, subordonner, au lieu d'être subordonnés ; il nous faudra pour cela un savoir-faire qui nous manque.

Quel aveu dans ces lignes ! On ne sait rien faire, les communistes sont incapables de réaliser quoi que ce soit dans le domaine économique et pour le salut de la dictature du prolétariat, il leur faut faire appel au capitalisme et lui dire : Voici le pouvoir économique, partageons-le et luttons chacun de notre côté pour savoir qui sortira vainqueur de ce duel.

Vouloir combattre la bourgeoisie sur son propre terrain, cela équivaut à peu près à donner un couteau à son adversaire et le faire de vous l'enfoncer dans la gorge.

Et avec quels éléments, quelles forces engageons-nous cette bataille ?

Voyons un peu...

*La chose est claire. La couche communiste qui se trouve au pouvoir manque de préparation. Considérons nos effectifs à Moscou : 4.700 communistes responsables. Est-il vrai de dire que ce sont des communautés qui conduisent tout le mécanisme bureaucratique, que ce n'est pas l'inverse qui a lieu ? A vrai dire, ils ne mènent pas, ils sont menés... Les communistes de la R.S.F.S.R. et du P.C.R. sauront-ils reconnaître qu'ils ne savent pas administrer ?*

Quel petit bourgeois, quel anarchiste a prononcé ces paroles ? Mais braves fidèles du temple orthodoxe, c'est votre maître, Vladimir Oulianov Lénine lui-même !

Et en voici encore pour vous servir :

*Le nœud de la situation, c'est qu'il y a des hommes qui ne sont pas à leur place, c'est qu'il y a des communistes responsables qui se trouvent placés à la tête d'une affaire commerciale à laquelle ils n'entendent rien : bien pis, ils empêchent de voir la situation sous son jour véritable, car derrière leur dos se dissimulent toutes sortes d'atrocités et de brasseurs d'affaires. Le nœud de la situation, c'est que nous ne contrôlons pas pratiquement ce qui se fait.*

C'était là, la situation à la veille de la Nép. Or depuis, combien de nouveaux atroces se sont glissés dans les organisations soviétiques pour réaliser de fructueuses affaires ? La *Pravda* de Paris pourraient nous dire à quoi sert le fameux *poing de fer* du prolétariat russe dont elle nous casse si souvent les oreilles ? Sans doute à écraser ces affreux anarchosyndicalistes qui ont l'audace de trouver que tout ne va pas pour le mieux dans le meilleur des mondes bolcheviques !

Toutefois, ces citations que nous avons faites de Lénine sont suffisantes pour démontrer que la nouvelle politique économique était à l'avance vouée à la plus lamentable des faillites. On ne combat pas victorieusement le capitalisme avec une équipe de politiciens, d'avocats et de rhétoriques ; mais bien avec une armée de producteurs et de techniciens. Voilà tout l'enseignement de la révolution russe, et les aveux mêmes de Lénine prouvent avec éclat l'erreur profonde du bolchevisme qui en est encore à croire que par la seule vertu de la conquête de l'Etat, on peut retourner les fondements économiques de la société. L'expérience communiste renforce donc plus que jamais notre thèse, et c'est pourquoi nous continuons avec encore plus d'acharnement la bataille contre la bourgeoisie et les partis politiques, si bolcheviks qu'ils soient. Nous orienterons ainsi les travailleurs vers les seules luttes qui comptent : les luttes économiques, car ce n'est que sous l'étendard du syndicalisme révolutionnaire que se jouera le sort des deux classes rivales. Pour terminer, nous posons la question aux chefs du communisme français : qui a vaincu dans la Nép, le capitalisme ou le bolchevisme ?

## Ceux qui se croient libres

La liberté est illusion et l'illusion est folie. Tous ceux qui se croient libres sont donc fous, à moins qu'ils ne soient égoïstes ; puisqu'il paraît que l'illusion fait le bonheur, ceux qui l'éprouvent sont des heureux, mais personne ne profite, par ricochet, de cette joie fictive.

Faut-il en conclure que le bonheur ne se trouve que dans le mensonge ou dans l'irréel ?

Pénible doute, s'il en est. La liberté, cette chimère ardemment poursuivie, est-elle destinée à disparaître dès qu'on voudra lui donner une forme palpable ? Faut-il diviser la vie en deux parties, l'une enchaînée, l'autre paraissant libre ? Celle-ci ne sera en aucun cas que la partie purement morale, et n'aura aucune répercussion sur la vie sociale, au moins d'un sérieux effort d'assimilation.

Ceux qui se croient libres, en bâtant des châteaux en Espagne, en s'idéalisant les obligations de la vie, en se croyant des inconnus, toutes formes diverses du rêve qui donne l'ombre du bonheur, ceux-là se contentent de cette fugitive heure de liberté, sont peut-être des sages, mais à coup sûr des faibles.

Il est si facile de se cacher à soi-même les liens qu'ils faut subir, les obligations sous lesquelles il faut se courber, s'asservir dans lequel on vit. Il est si facile de se dire libre, et pourtant...

Pourtant, pas une de nos pensées, pas un de nos actes, ne peut se flatter d'être désempêché.

Nous sommes prisonniers de la Société, de la Religion, de la Famille, de l'Habitude, de nous-mêmes. Les uns, prisonniers par force, les autres prisonniers par goût.

Cette dernière catégorie existe, mais oui. Elle englobe les esprits qui se trompent volontairement, pour un intérêt quelconque, ou pour une considération, encore plus quelconque.

Dans ce chaos, où est la liberté, ou plutôt qu'est-elle ? La comprenons-nous seulement ? Peut-être, mais nous la nions souvent et nous la repoussons toujours, car nous croyons la tenir, quand nous en avons l'ombre.

Liberté ? C'est un mot. Quelque chose qui émeut, qui trouble, qui grandit, qui donne de la force, mais qui trompe parfois.

Un tel, doué d'un large et solide esprit, peut être libre un jour, le lendemain il se persuade qu'il le devient, le lendemain il croit qu'il l'est. Et tout cela parce qu'il désire sans vouloir, parce qu'il ne sait pas assimiler ses vœux à sa vie réelle, sa vie de tous les jours. En un mot, il craint de déchoir, et son désir devient rêve, au lieu de volonté.

Voilà l'erreur. On est libre ou non ne l'est pas. Aucune intermédiaire entre ces deux états, et comme nul ne s'est évadé jusqu'ici de la prison qu'est la Société, le fait est indiscutable : nous ne sommes pas libres ; nous ne sommes en aucune manière, pas même en rêve, car celui-ci est obligé de s'interrompre pour laisser passer aux yeux de l'U. D. S. de Moscou une étoile étiquetée anarchosyndicaliste qui s'étoile lentement, faute d'air, dans sa prison de verre.

## Pensées libres

Le goût est la seule décence qu'on puisse imposer à l'art.

Adolphe est le chef d'œuvre glacé de la décrépitude du cœur, au carrefour d'un siècle barbare.

On ne connaît plus le monde que comme une triste Lombardie, avec des femmes avant et après le dessert.

Les inclinations de la jeunesse, qui sont l'or pur du sentiment, frappent le cœur d'un cachet éternel.

Certains rires de femmes sonnent comme les glas des amours perdues, et d'autres comme les angélus des rires prochains.

Connaitre la vanité de l'amour-passion, c'est avoir aiguillé son cœur au feu de la souffrance et prendre le chemin de la sérenité.

Le rythme de la pensée doit guider nos phrases comme le chef d'orchestre ses musiciens.

L'injustice d'un être qu'on aime est plus horrible que sa colère.

L'indulgence bonté n'habite profondément qu'une âme dotée par les fées, à sa naissance, de ce don d'amour.

Les fuyantes minutes de la vie d'un vieillard sont-elles plus rapides que les troubantes secondes de la vie d'un jeune cœur ? Ils oublient tous les deux d'en prolonger le charme disparate. Le vieux regrette. Le jeune espère. Il faudrait qu'ils vivent sans détourner les yeux.

La poésie vraie naquit un jour de l'ennui prosaïque de la vérité quotidienne. On inventa « le mensonge imaginaire » qui donna du relief à la réalité.

Guy SAINT-FAL.

## Nos Echos

### L'extinction d'une étoile.

Après nous avoir rabâché durant nombre d'années que le capitalisme était à sa dernière éclipse, les politiciens bolcheviks trouvant sans doute que cette éclipse commençait par trop durer, ont changé de corde à leur arc. Car rien n'est plus facile que de faire des prédictions. Quant à les réaliser, ça c'est une autre affaire, comme dirait l'autre.

Ceux qui se croient libres, en bâtant des châteaux en Espagne, en s'idéalisant les obligations de la vie, en se croyant des inconnus dans lequel on vit, ont changé de corde à leur arc. Car rien n'est plus facile que de faire des prédictions. Quant à les réaliser, ça c'est une autre affaire, comme dirait l'autre.

Grâce à l'appui des noirs d'Amérique, dont l'aide nous est d'ores et déjà assurée : grâce aux dossiers que nous envoyent de tous côtés leurs frères d'Amérique, et les jaunes, et les femmes, et les juifs ; grâce enfin à l'esprit généreux et compréhensif de la plus haute société parisienne qui, dès avant la parution de notre journal, ne cessait de nous pousser et de nous encourager à dénoncer toutes les turpitudes, toutes les ignominies et toutes les bassesses, nous avons la certitude de pouvoir durer.

« Adversaires de tous les égoïsmes, de quelque nationalité qu'ils soient, nous ne nous méprenons ni sur la duré de notre tâche, ni sur les haines inexpiables que nous allons soulever. Mais, dédaigneux des politiques, nous irons droit notre chemin. Puisque le temps finit par tout remettre à sa place, il importe peu que les chiens aboient. La caravane passe. »

Souhaitons-lui bonne chance... \*\*\*\*\*

NOTABLES : — On annonce la parution, aux Editions Coloniales, d'un roman poétique de M. Benoît Alié : « Madiana ». « Ce roman qui intéresse au plus haut point coloniaux et Européens, abat le voile qui se dresse devant l'esclavage colonial. Il inflige une rude malédiction au roman colonial qui croit naïvement à tous les mots réclamés qu'il vomit son civilisateur. »

— Sous le titre « Entretien sur la Liberté de l'Amour », notre collaborateur E. Armand vient d'écrire une brochure où, lui donnant la forme d'un dialogue, il présente une thèse qui s'efforce de concilier le point de vue traditionnel de l'amour libre avec la préoccupation toute humaine de réduire, dans le domaine sentimental, la souffrance à son minimum le plus strict. Cette brochure confirme également la réimpression d'une nouvelle de Libertad : « Ultime Bonté » ; trois illustrations de Louis Morau. Prix : 10 fr. 40. En vente à la Lib



# L'Action et la Pensée des Travailleurs

## Au comité général de l'U.D.U. de la Loire

Il me fut donné d'assister à un Comité général particulièrement intéressant et instructif, quant à la mentalité, manifestée à l'égard des ceux qui ont foi et confiance au Syndicalisme par la tendance dite Communiste.

Le Comité général présidé par le camarade Collomb, des Verrières s'ouvrit à 10 heures moins 1/4 devant une assistance nombreuse et véritablement passionnée pour les débats qui allaient s'ouvrir, témoignage significatif du caractère de bataille qui l'anima et dont aucun ne se déparait jusqu'à près de 10 h. 1/2 du soir où eut lieu le dernier vote et se clôturèrent les travaux.

Il y avait là 68 organisations syndicales, 4 bourses du travail étaient représentées, par plus d'une centaine de délégués.

Les débats furent comme dès l'abord en eut l'impression, particulièrement ardents et passionnés, chacun y apportant sa part d'efforts selon ses possibilités personnelles.

Après la lecture des procès-verbaux et la correspondance qui se déroula dans un calme apparent, chacun refroidit ses passions, le camarade Lourdun vint faire le compte rendu de son mandat au C.C.N. et stigmatisa comme il convenait le Syndicat des cheminots de Saint-Etienne, qui plus au contraire que la justice bourgeoisie, sans avoir entendu les explications du délégué au C.C.N., se permit la rédaction d'une circulaire par laquelle il blâma sans connaissance de cause ce délégué de son vote sur l'unité, circulaire adoptée dans un Conseil syndical, et soumise à une assemblée générale d'une centaine de membres sur 1.100 syndiqués et qui par la suite fut transmise à tous les Syndicats du département, bien avant la tenue de ce Comité général.

A cette circulaire ce syndicat en avait joint deux autres, mais la plus significative était celle ayant trait à la propagande. En effet le bureau de l'U.D.U. d'accord avec la C.E. avait sur la proposition de la C.G.T.U. dont un des secrétaires avait fait parvenir une circulaire aux U.R.U.D. et U.L. pour entreprendre si possible une tournée de propagande dans leur région et cela par leur propre moyen. Jugeant ces temps de chaleur peu propices à la réunion d'une nombreuse assistance, la C.G.T.U. se dispensait d'envoyer un de ses délégués à la propagande, mais néanmoins invitait ses organisations à une action de recrutement syndical.

Arrivant à fin de mandat le Bureau et la C.E. auraient pu le terminer dans une douce quiétude.

Il s'en voulaient rien faire pour qu'on ne puisse dire qu'arrivant à fin de mandat, ils laissaient tout tomber ; mal leur en prit, car le même syndicat des cheminots, qui à chaque fois qu'une question d'unité était proposée à l'U.D.U. se dressait irréductiblement et systématiquement contre, accusa tout simplement le Bureau et la C.E. d'entreprendre une tournée électorale en vue de la nomination du nouveau bureau au prochain Congrès, qui doit avoir lieu en septembre.

Une manœuvre fut alors évidente ne pouvant être affichée, aussi cette circulaire fut-elle jugée par les organisations comme elle le méritait.

Mais le clou de la journée fut la discussion sur l'unité où jamais nos adversaires de tendance ne firent preuve d'autant de franchise.

Un délégué commença par envoyer cette salade que la minorité de la C.G.T.U., sous prétexte d'unité commençait par désorganiser cet organisme. Peu après un délégué de la tendance adverse reprenant les paroles de ce délégué lui demanda d'apporter les preuves de ce qu'il avançait et de préciser où il y avait eu désorganisation. Aussitôt brouaha dans la tribu moscovite.

Mais le bouquet fut quand ce délégué de la tendance adverse attrapa le délégué des cheminots sur son intervention où il avait précisé que la C.G.T.U. était composée de syndicats plus nombreux et plus puissants en effet que la vieille C.G.T. ; il lui demanda alors qu'avaient à craindre les organisations de la C.G.T.U., puisque plus nombreuses d'entrer en bloc dans la vieille C.G.T. avec des conditions bien entendu qu'aucune organisation ne serait évincée, puisque celles-ci par leur nombre submergeraient les organisations restées groupées dans la vieille C.G.T. et lui imposeraient ainsi une transformation véritable par la nomination d'un nouveau bureau qui impulsait de nouvelles directives à la C.G.T. rénovée.

Quelle réponse lui fut-il servie ? Oui, dit en l'occurrence le délégué des cheminots, nous savons ce que cette Unité-là ferait.

Nous assisterions à l'alliance contre nous des syndicalistes purs, anarchistes et réformistes ; et comme si la voix de ce délégué ne suffisait pas, un certain D., de l'enseignement vint confirmer et corroborer ses dires par une intervention aussi inattendue qu'intempestive, qu'il éprouva le besoin de faire en élevant la voix et l'abaisseant de telle sorte qu'en eut cru entendre un artiste.

Doutera-t-on à présent de la bonne foi qui anime les syndicalo-communistes sur l'unité ? De l'unité ils n'en veulent pas et brutalement, franchement à Saint-Etienne, ils ont dit pourquoi.

Parce qu'ils craignent l'alliance des réformistes et syndicalistes et anarchistes contre eux. Voilà tout. C'est clair.

Et bien, malgré toute la campagne de calomnies et de dénigrements entrepris par eux dans l'*Humanité* ils en furent pour leurs frais et le Comité général se solidarisa avec son bureau et sa C.E. en lui donnant la majorité et en blâmant les auteurs de cette campagne. Cette majorité ira en s'accentuant au prochain Congrès, par le fait que de nombreux syndicats induits en erreur ou ayant remis leur mandat à des délégués qui n'hésitent pas à les violer, se ressaisiront et sauront à l'avenir se montrer plus réservés quant à la confiance qu'ils doivent avoir en certains. Du reste devant ces confessions de mandats, la C.G. déclara l'envoi d'une circulaire spéciale aux organisations qui pourront rectifier leur vote et seront éclairés d'un jour nouveau sur les procédures déloyales mis en usage par des

adversaires sans scrupules, pour s'emparer de la majorité de l'U.D.U.

Pour en terminer fut débattue la question de la grève de la Métallurgie stéphanoise où les dirigeants responsables tinrent à l'écart les deux organisations directrices et représentatives des Syndicats départementaux et locaux et voulurent jeter la responsabilité de l'échec sur les organismes directeurs.

Bien mal leur en prit ; ils en furent pour leurs frais. Un propre délégué de leur Comité de grève réussit irréfutablement leurs accusations et les confondit si magistralement qu'ils ne purent lui répondre qu'à côté de la question. Il démonta qu'un seul souci de tendance les guidait depuis les débuts de ce mouvement jusqu'à la fin et que ce ne fut que lorsque sentant la partie perdue et prenant prétexte de l'arrestation de Lourdun qu'ils s'en furent en démission à l'U.D.U. pour lui demander de bien vouloir rentrer au Comité de grève et participer ainsi directement à son action et cela bien entendu pour dégager leur responsabilité.

Quant aux calomnies et accusations personnelles portées contre la personnalité de notre camarade Lourdun, celui-ci n'eut pas de peine à les réduire à néant et les explications qu'il fournit à ce sujet ne purent être contestées. Certains qui le blâmaient pour son vote sur l'Unité au C.C.N. se retrancheront derrière l'abstention malgré leur ardent désir de le condamner. Ainsi se termina ce Comité général, qui démonta aussi à la tendance véritablement imbue d'esprit syndicaliste la nécessité pour elle de se regrouper plus solidement, afin que ses efforts soient plus efficacement coordonnés et de conserver intactes autour d'elle toutes les organisations qui s'y sont groupées.

Dans un prochain article j'examinerai et commenterai brièvement les principaux articles orduriers de l'*"Humanité"* à l'égard de leurs adversaires de tendance qu'il importe par tous les moyens de décréditer et disqualifier aux yeux des cochons de payants.

### L. HERETIQUE.

### Aux terrassiers de Seine et Seine-et-Oise

Camarades !

Afin de démontrer et de signifier au patronat ainsi qu'aux pouvoirs publics, la puissance de votre organisation syndicale, afin de souder davantage les liens qui unissent les Terrassiers de la Seine et de Seine-et-Oise comme un seul homme, vous aurez à cœur d'assister au

### GRAND MEETING CORPORATIF ET SYNDICAL

organisé pour les Terrassiers des deux départements, aujourd'hui 27 juillet, à 9 h. du matin, grande salle de l'Union des Syndicats de la Seine, 33, rue de la Grange-aux-Belles, 33, Paris X<sup>e</sup>. Métro : Combat, Lancy.

Ordre du jour : Ratification des élections.

E. HUBERT.

### Le Comité National du Bâtiment se réunit aujourd'hui

Le Comité National Fédéral du Bâtiment tiendra ses assises à Paris le dimanche 27 juillet 1924, à neuf heures précises du matin, Maison des Syndicats, 8, avenue Mathurin-Moreau, Paris (19<sup>e</sup>), Métro : Combat.

### ORDRE DU JOUR :

1. Rapport moral et financier ;
2. Unité (7<sup>e</sup> Région) ;
3. Main-d'œuvre étrangère (8<sup>e</sup> Région) ;
4. Cartels des matières premières (13<sup>e</sup> Région).

Les membres de la Commission exécutive et du Comité National sont priés d'être exacts à l'ouverture du Comité National.

Pour le Bureau : JOUTEAU.

### Dans le S.U.B.

#### CHARPENTIERS EN FER

Nous rappelons à MM. Dernis-Berson, ancien Maison Hamet, qu'une délégation se tient toujours à leur disposition, quand il leur plaira de rentrer en discussion pour l'application de nos légitimes revendications. Néanmoins, nous leur faisons savoir que les compagnons ne sont pas disposés à reprendre le travail tant que satisfaction ne leur sera pas accordée. Donc l'index continue sur tous les chantiers de cette Maison.

Le Secrétaire : A. Reitzer.

#### AUX MENUISIERS DE CHEZ ROMARY

Serez-vous donc toujours de bons chiens courants plus soucieux du bonheur de vos patrons que de vos intérêts propres ?

Voyons, vous n'hésitez pas à faire neuf heures et demie tous les jours, et naturellement vos salaires sont plutôt dérisoires ; quant à l'augmentation de ces derniers, elle est rare.

Votre contremaire figureraient mieux dans une caserne de gendarmerie, car avec ses cabots, il repère les camarades conscients qui refusent de se courber devant le règlement imposé, et il les fait mettre dehors. Allons, camarades, sois-disant communistes, qui travaillez dans cette maison, relevez donc un peu la tête, et pensez un peu au travail qui vous incombe ; ne restez plus les plats valets que vous êtes à l'heure actuelle.

Esperons que ces quelques lignes vous feront réfléchir. — Courroisier.

### LES MEFAITS DES ASSURANCES

### Les scieurs de pierre tendre

Si les compagnies d'assurances sont tous les jours de plus en plus discréditées dans le monde du travail, c'est qu'elles ne veulent tenir aucun compte des droits qu'ont sur elles les victimes du travail.

Des exemples multiples viennent chaque jour grossir les dossiers, déjà volumineux, des syndicats ouvriers dont les corporants risquent à chaque instant leur existence. Se réfugiant par trop souvent dans le malaise de la procédure, les compagnies suspendent de leur bon vouloir le demi-salaire de l'accidenté, alors que celui-ci ne juge pas sa blessure consolidée. De telles mesures tolérées par le gouvernement dans ces officines capitalistes, poussent quelquefois leurs victimes à l'action directe, de façon à attirer l'attention publique sur leur sorte.

Le geste de Muller est trop récent pour insister davantage sur l'opinion qu'ont les travailleurs sur ces triports d'argent.

Notre camarade R... , victime de son travail, vient hélas, comme tant d'autres, d'en perdre et prenant prétexte de l'arrestation de Lourdun qu'ils s'en furent en démission à l'U.D.U. pour lui demander de bien vouloir rentrer au Comité de grève et participer ainsi directement à son action et cela bien entendu pour dégager leur responsabilité.

Quatre camarades, avec quatre gosses et une femme se trouvent de ce fait réduit à la misère noire. Cependant notre copain est tombé sur le tas, à l'occasion du travail et pendant le travail, et aucune contestation n'est possible à ce sujet, mais les camarades ont le cœur aussi ouvert devant l'infortune, que les coffres-forts des assurances sont fermés devant les blessés, et jusqu'aujourd'hui, notre camarade a été assuré de lendemain, parce que ses compagnons de travail ont compris leur devoir.

Faudra-t-il donc que le cas de Muller se multiplie pour que les vampires des assurances, placés devant les faits, respectent la loi de 1889 ?

Pour nous, ce qui importe, c'est de connaître nos droits en face de gens dont le seul souci est de vivre au détriment des victimes du travail, puis aussi nous débrouiller pour revendiquer pour les accidentés du travail le salaire entier, car enfin les travailleurs en ont assez d'être « fondus » par ces mercantis de la douleur. Notre syndicat saura défendre son corporant et soutenir par là même l'intérêt de tous les accidentés du travail ; pour cela le prolétariat et les syndicats doivent puiser dans les événements journaliers les enseignements nécessaires qui leur permettront d'élargir leur propagande pour que soit révisée au plus tôt la loi sur les accidents du travail.

Pour nous, ce qui importe, c'est de connaître nos droits en face de gens dont le seul souci est de vivre au détriment des victimes du travail, puis aussi nous débrouiller pour revendiquer pour les accidentés du travail le salaire entier, car enfin les travailleurs en ont assez d'être « fondus » par ces mercantis de la douleur. Notre syndicat saura défendre son corporant et soutenir par là même l'intérêt de tous les accidentés du travail ; pour cela le prolétariat et les syndicats doivent puiser dans les événements journaliers les enseignements nécessaires qui leur permettront d'élargir leur propagande pour que soit révisée au plus tôt la loi sur les accidents du travail.

Survenant en même temps que les excitations de l'épileptique Rieu appellent à la guerre sainte contre les libertaires toute la tourte communiste, cet incident éclaire d'un jour nouveau la mentalité des ex-camarades communistes dont la raison sombre chaque jour davantage sous les coups du maréchal bolchevique que manient d'une main de fer les Rieu et autres Treint.

La leçon que vient de recevoir le camarade Decler est bonne à faire aux travailleurs qui, en Seine-et-Oise, se refusent au paiement de l'impôt. S'ils ne sont pas communistes, ni même sympathisants, attention, il y a intérêt pour eux à rechercher un moyen individuel propre à faire obstacle aux huissiers. Surlout qu'ils ne comprennent pas sur le concours de l'Union des Syndicats où le communiste Rieu est roi ; il pourra leur en cuire, car si l'huissier n'a pas vendu, il est fort probable que demain il vendra avec usure.

### GONFRE L'IMPÔT INIQUE

### La défection des orthos

En conformité des décisions et circulaires émanant des Unions syndicales, demandant à chaque travailleur de se refuser au paiement de l'impôt sur les salaires, le camarade Maurice Decler ne voulut point acquitter le montant d'une somme de 30 francs que lui réclamait le perceleur du lieu où il habite.

La saisie fut pratiquée et la vente des meubles devait avoir lieu sur la place publique de Saint-Nom-la-Bretèche le mardi 22 juillet. Pour empêcher cette vente, Decler se rendit à l'Union des Syndicats de Seine-et-Oise pour solliciter le concours des militants et des groupements syndicaux ; en conversant avec Brout, secrétaire de la section, il eut le grand tort de laisser voir à l'huissier qui l'unissait à certains camarades du Groupe d'Etudes sociales de Rueil ; comme chacun sait, le citoyen Brout a un faible pour les libertaires, ceux de Rueil en particulier ; songez donc, ils ont eu la gentillesse de lui rappeler que l'agent des syndicats devait servir à une tout autre besogne que l'action électorale au profit du parti dit communiste ; cette amabilité, Brout, dont on connaît pourtant la valeur stomacale, n'a pu encore la digérer. Cette petite diuression explique pourquoi, au mépris des résolutions de la C.G.T.U. et de notre propre Union départementale faisant un devoir à tous les syndicats de défendre les travailleurs, quels qu'ils soient, en butte aux exigences du fascisme, personnes mal éduquées ou politiquement rétrogradées, que l'agent des syndicats soit également débordé par les travailleurs.

Le geste de Muller est trop récent pour insister davantage sur l'opinion qu'ont les travailleurs sur ces triports d'argent.

Notre camarade R... , victime de son travail, vient hélas, comme tant d'autres, d'en perdre et prenant prétexte de l'arrestation de Lourdun qu'ils s'en furent en démission à l'U.D.U. pour lui demander de bien vouloir rentrer au Comité de grève et participer ainsi directement à son action et cela bien entendu pour dégager leur responsabilité.

Quatre camarades, avec quatre gosses et une femme se trouvent de ce fait réduit à la misère noire. Cependant notre copain est tombé sur le tas, à l'occasion du travail et pendant le travail, et aucune contestation n'est possible à ce sujet, mais les camarades ont le cœur aussi ouvert devant l'infortune, que les coffres-forts des assurances sont fermés devant les blessés, et jusqu'aujourd'hui, notre camarade a été assuré de lendemain, parce que ses compagnons de travail ont compris leur devoir.

Faudra-t-il donc que le cas de Muller se multiplie pour que les vampires des assurances, placés devant les faits, respectent la loi de 1889 ?

Pour nous, ce qui importe, c'est de connaître nos droits en face de gens dont le seul souci est de vivre au détriment des victimes du travail, puis aussi nous débrouiller pour revendiquer pour les accidentés du travail le salaire entier, car enfin les travailleurs en ont assez d'être « fondus » par ces mercantis de la douleur. Notre syndicat saura défendre son corporant et soutenir par là même l'intérêt de tous les accidentés du travail ; pour cela le prolétariat et les syndicats doivent puiser dans les événements journaliers les enseignements nécessaires qui leur permettront d'élargir leur propagande pour que soit révisée au plus tôt la loi sur les accidents du travail.

Survenant en même temps que les excitations de l'épileptique Rieu appellent à la guerre sainte contre les libertaires toute la tourte communiste, cet incident éclaire d'un jour nouveau la mentalité des ex-camarades communistes dont la raison sombre chaque jour davantage sous les coups du maréchal bolchevique que manient d'une main de fer les Rieu et autres Treint.

La leçon que vient de recevoir le camarade Decler est bonne à faire aux travailleurs qui, en Seine-et-Oise, se refusent au paiement de l'impôt. S'ils ne sont pas communistes, ni même sympathisants, attention, il y a intérêt pour eux à rechercher un moyen individuel propre à faire obstacle aux huissiers. Surlout qu'ils ne comprennent pas sur le concours de l'Union des Syndicats où le communiste Rieu est roi ; il pourra leur en cuire, car si l'huissier n'a pas vendu, il est fort probable que demain il vendra avec usure.

### A. LESIMPLE. (Groupe de Rueil.)

### Grève aux chantiers de la Loire

Les employés et comptables des chantiers de la Loire, à Saint-Nazaire, viennent de se mettre en grève. Ils réclament la même augmentation de salaire qu'ont récemment obtenu leurs collègues des chantiers de l'Unité.

De leur côté, les apprentis du même établissement, ont pris une décision analogue. D'accord avec leurs camarades des chantiers de Penhoët, ils demandent eux aussi un relèvement de salaire.

La misère des Travailleurs des Services Publics, au milieu de la prospérité générale, est un scandale. Nous en avons assez d'attendre le relèvement des traitements et salaires qui s'im